

tion docile avec une fidélité uniforme. C'est une colère dont on ne méconnaît pas les inconvénients, et qui a été longtemps couvée par la prudence. C'est un duel du prince contre l'Église, pour lequel le prince s'est armé d'autant plus qu'il connaît la puissance de son ennemi; un duel où l'existence de l'Église et l'honneur du prince, à ce qu'il croit, sont engagés.

Et cependant, ces luttes si habilement et si puissamment préparées ne furent jamais bien longues. Trois ou quatre ans ne se passent pas sans que le pouvoir ne se reconnaisse vaincu. Il s'aperçoit qu'à travers ces filets de la persécution si cruellement et si habilement tressés, le christianisme pousse ses rameaux et continue de croître au moins autant qu'il croissait pendant la paix. La persécution fait sans doute des apostats, mais des apostats honteux et repentants qui ont hâte de rentrer dans l'Église au prix de la pénitence et parfois au prix du martyre. Un seul confesseur donne à la chrétienté plus de force que ne lui en ôtent cent déserteurs, un seul martyr préserve cent mille chrétiens. Au bout de peu de temps donc, ou l'Empereur vient à mourir et son successeur a hâte de sortir des embarras de la persécution; ou le prince persécuteur lui-même, las de ce combat inégal entre gens qui tuent et gens qui se laissent tuer, effrayé du progrès de l'Église opprimée plus qu'il ne l'était des progrès de l'Église libre, déchire son propre édit, et revient, par impuissance et par crainte, à cette tolérance que d'autres ont pratiquée par équité et par sagesse.

Ce siècle se partage donc d'une manière tranchée en périodes d'atroce persécution et en périodes d'une tolérance à peu près complète. Mais, quoi qu'il en soit, ou par la liberté ou par la souffrance, le christianisme grandit; il grandit

et il relève les âmes, toutes les âmes, même celles qui ne lui appartiennent pas. Il combat la décadence de l'empire; il rend par moments à ce malade prêt à mourir des forces inespérées. Le mal est là, progressif et fatal, marchant de lui-même et marchant rapidement vers le terme; mais le remède est là aussi et, quoique repoussé, il agit par sa seule présence, comme un baume qui purifie l'atmosphère. Ne nous étonnons donc pas de voir en ce troisième siècle, avec plus de souffrances individuelles, avec un plus grand affaiblissement de l'empire, avec une plus active décadence des institutions, des moments qui témoignent plus de vertu, d'énergie, de dignité dans les âmes. C'est que ces âmes avaient respiré un peu d'air chrétien. Nous allons en juger en terminant ce résumé de l'histoire du troisième siècle. Nous verrons comment le christianisme se lie, en les expliquant, à toutes les phases et à toutes les fortunes de l'empire; comment les jours de tolérance envers lui suspendent les maux de la société; comment les jours de persécution activent la décadence; comment le monde romain se meurt, et comment l'Église, dont il ne veut pas, l'aide pourtant à prolonger sa vie.

Alexandre Sévère et Mammée viennent d'être tués (255). Le soldat Maximin¹, homme de race gothique, implanté en Thrace où il faisait le métier de pâtre, et uniquement recommandable par la vigueur de son poignet, est leur meurtrier et leur successeur. Ne serait-ce que par haine pour la mémoire d'Alexandre Sévère qui a favorisé les chrétiens,

¹ C. Julius Verus Maximinus, né en Thrace en 175, — empereur en mars 255, — consul en 256, — surnommé Dacique et Sarmatique (256), — égorgé devant Aquilée en mars 258, ainsi que son fils C. Julius Verus Maximinus, qu'il avait fait César et surnommé Germanicus.

Maximin déteste et persécute les chrétiens ; mais du reste il ne déteste pas moins les Romains, le peuple, le sénat qu'il proscriit, et même les temples païens qu'il pille comme les églises chrétiennes (255-258).

Mais ici se manifeste un de ces retours d'énergie dans les âmes que le premier siècle de l'empire n'avait pas connus, et qui, en ce troisième siècle plus imprégné de christianisme, se rencontrent parfois. En face de cette tyrannie, les chrétiens ne se révoltent pas, c'était leur devoir ; mais les Romains se révoltent, c'était leur droit. Pour cette fois, sénat, peuple de Rome, peuple d'Italie, peuple des provinces, s'entendent pour essayer de briser le joug de la suprématie militaire. L'Italie, sans armes, sans une légion, se hasarde à repousser l'armée de Maximin qui revient sur elle de l'autre côté des Alpes, et elle se défend, comme une population déterminée peut toujours le faire, en dévastant les campagnes et en se réfugiant dans les places fortes. C'est peut-être la seule fois depuis Marius où une invasion venant du Nord ait été immédiatement et énergiquement repoussée par l'Italie. De son côté, le peuple des provinces proclame en Afrique et fait accepter au sénat pour empereurs les Gordiens, deux purs Romains, héritiers d'une grande famille¹. Eux vaincus et tués, le sénat à son tour proclame deux

¹ Voici la série des empereurs de cette courte et orageuse période.

1° M. Antonius Gordianus, fils de Metius Marcellus, descendant des Gracques (?) et d'Ulpius Gordiana parente de Trajan, né en 157, — marié à Fabia Orestilla, arrière-petite-fille d'Antonin, — consul en 215, 219, — proconsul d'Afrique en 250, — proclamé Auguste par les Africains révoltés contre Maximin en avril 257, — reconnu par le sénat de Rome le 27 mai, — vaincu par les soldats révoltés, — se tue à Carthage en juillet 257.

2° M. Antonius Gordianus, fils du précédent, associé à l'empire avec son père, — né en 191, — consul sous Alexandre Sévère, — tué par les soldats révoltés en juillet 257.

3° M. Claudius Pupienus Maximus, fils d'un serrurier ou d'un charron,

autres empereurs qui eussent été comme deux consuls à vie ; et, afin de témoigner de l'union de toutes les classes, l'un de ces empereurs est sénateur et patricien, l'autre est fils d'un serrurier ou d'un carrossier. Le peuple de Rome, par un sentiment d'affection héréditaire, en les acceptant, leur adjoint un troisième, un enfant, l'héritier des Gordiens. Ce moment plein de péripéties dramatiques, signale un réveil, et non le dernier, de l'énergie romaine et de l'indépendance provinciale.

Mais, par malheur, l'épée ou plutôt le poignard des soldats avait toujours le dernier mot. Et les deux Gordiens, et l'empereur patricien Balbin, et l'empereur serrurier Maxime, et au bout de quelques années le jeune Gordien, tout cela est ou assassiné ou contraint au suicide. Mais après eux, le hasard des révolutions amène sous la pourpre, non plus seulement un prince tolérant, mais un prince chrétien, le témoignage de l'antiquité ecclésiastique nous autorise à le croire ; indigne chrétien, nous sommes obligés de le dire. Soixante ans avant Constantin, l'arabe Philippe porte dans le palais des Césars un front consacré par le baptême. Et cet avènement du premier prince chrétien à Rome est signalé par le premier acte d'autorité de l'Église chrétienne sur les princes. Lorsque Philippe, de-

né vers 164, — préteur, sénateur et consul, — élu par le sénat après la mort de Gordien, pour combattre Maximin, le 9 juillet 257, — vainqueur de Maximin en mars 258, — mais tué par les soldats en juillet 258.

4° D. Coelius Balbinus, homme de haute naissance, orateur et poète, — consul en ..., — empereur élu avec Maximus, tué en même temps que lui.

5° M. Antonius Gordianus Pius Africanus, fils de Junius Balbus et de Metia Faustina, fille du vieux Gordien, dont on lui donnait le nom, — né le 20 janvier 225, — déclaré César, sur la demande du peuple, en même temps que Maxime et Balbin étaient proclamés Augustes, — déclaré Auguste après leur mort, le 15 juillet 258, — consul en 259 et 241, — tué en Perse, par ses propres soldats, en mars 244.

venu Auguste par le meurtre de son prédécesseur, se présenta dans l'assemblée des fidèles pour faire son offrande au temps de la pâque, l'évêque Babylas le repoussa comme plus tard l'évêque Ambroise devait repousser Théodose; comme Théodose, il se soumit et le premier César chrétien fut le premier César pénitent (1).

Il y eut donc pour l'Église un moment de paix et même de gloire. Les jeux séculaires qui marquèrent l'achèvement du premier millénaire romain furent célébrés par un prince chrétien, qui, selon le chrétien Orose, voua par la pensée cette solennité à la gloire du Christ, la célébra sans monter au Capitole et sans immoler une victime (2). Mais, bien plus que de son César, l'Église pouvait se glorifier de ses évêques et de ses docteurs. Babylas à Antioche, Cyprien à Carthage, Grégoire le thaumaturge à Néocésarée dans le Pont, Firmilianus à Césarée en Cappadoce, Denys à Alexandrie, Origène en Palestine, à Alexandrie ou pour mieux dire partout, presque tous païens convertis, presque tous avant leur baptême ou nobles, ou savants, ou philosophes, étaient vénérés même des Gentils. L'Église était en paix et cette paix profitait à la société romaine. Philippe osait faire à Rome ce qu'Alexandre Sévère avait été tenté d'y faire, mais n'avait point osé; il faisait disparaître de la cité la forme la plus honteuse de la prostitution (3).

Mais c'en était trop pour le monde païen. Il pouvait

¹ M. Julius Philippus, fils d'un chef de voleurs. — né à Bostra, en Arabie, — préfet du prétoire en 245, — Auguste le 10 mars 244, — consul en 245, 247, 248, — vaincu par Dèce et tué le 10 mars 249, ainsi que son fils, M. Julius Philippus, qu'il avait fait César.

² Orose, VIII, 19. (En l'an 248 de J.-C., 1001 de Rome.)

³ *Habuit in animo ut exoletos veteret, quod postea Philippus fecit.* Lamp. in *Alexand.*; Aur. Viet. in *Cæs. Orig.* (*C. Cels.*, IV, 63) parle aussi de ces *ambigui*, qu'on voyait autrefois dans Rome et qui en ont été expulsés par les édiles.

bien supporter un prince assassin, et il en avait supporté beaucoup; mais il ne pouvait supporter un prince qui se soumettait à la censure épiscopale et qui prétendait purifier les mœurs de Rome. La patrie païenne était en danger. Des révoltes militaires éclatent, Philippe est vaincu, et il est tué par ses propres soldats. Le Pannonien Décus¹ est revêtu de la pourpre avec la mission de persécuter les chrétiens (249).

La persécution sous lui fut donc atroce; elle fut plus systématique qu'elle ne l'avait été encore; elle enfanta des milliers d'apostats, mais aussi des milliers de martyrs: et les martyrs ne faisaient pas seulement, pour l'Église, contre-poids aux apostats; ils les lui rendaient repentants et absous. Et, en outre, à ce retour plus solennel que jamais de l'empire romain dans les voies de la persécution, répondit une manifestation plus solennelle que jamais de la colère de Dieu sur l'empire romain.

La mort de Marc Aurèle, la mort d'Alexandre Sévère ont été des époques où le mouvement de déclin est devenu plus rapide; l'avènement de Dèce marque quelque chose de semblable. A partir de son règne, commencent des années de malheur. Les épidémies sont permanentes pendant douze ans (250-262); les disettes sont fréquentes; les tremblements de terre, les éruptions volcaniques se suivent de près. A partir de ce règne aussi, les barbares sont plus menaçants que jamais: c'est alors que la ligue franke se révèle, qu'il faut défendre les Thermopyles contre les Goths, et le successeur de Dèce, Gallus, leur achète la paix par un tribut¹.

¹ Gn. Messius Trajanus Decius, né en 201, à Bubalie, près de Sirmich, — Auguste en 249, — consul en ..., 250 et 251, — périt à la guerre en 251.

² Successeurs de Dèce:

C. Vibius Trebonianus Gallus, fait Auguste en 251, conjointement avec

Un instant l'empire croit respirer sous Valérien (255). Celui-ci n'est ni un aventurier ni un barbare. C'est un homme du vieux sang romain, depuis longtemps vénéré dans le sénat; c'est un sage, équitable même envers l'Église. Aussi quelques victoires sont-elles remportées sur les barbares, et le monde a trois ou quatre ans de paix. Mais Valérien vieillissant se laisse peu à peu gagner par l'esprit oriental; un favori ambitieux l'entoure de devins et d'incantateurs, agents de ces superstitions occultes qui étaient alors la forme la plus populaire et le dernier retranchement du paganisme. Valérien met le sceau de l'empire sur un nouvel édit de persécution. Et trois ans ne s'étaient pas écoulés, que Valérien, prisonnier du roi de Perse, Sapor, servait de marchepied à ce prince barbare lorsqu'il voulait monter à cheval; et, après neuf ans que dura ce supplice, la peau du César romain, empaillée, teinte en rouge, demeura appendue comme un trophée dans un temple de l'Asie.

Cette captivité de Valérien est le signal d'une crise suprême. Non-seulement toutes les calamités envoyées de Dieu aux Pharaons de Rome, épidémies, famines, attaques

Hostilius, fils de Dèce, qui meurt peu après; Volusien, fils de Gallus, est fait César et bientôt Auguste. — Gallus et Volusien tués par les soldats révoltés en mai 255.

C. Julius Emilianus, — né en 207. — proclamé empereur en Mésie par ses soldats, — défait Gallus et est tué à son tour par les soldats, en août 255.

P. Licinius Valerianus, — né en 190, — proclamé empereur par l'armée, de Rhétie qu'il commandait, reconnu par Émilien en août 255, — consul en ... 254, 255, 257. — pris par les Perses sur la fin de 260, — meurt en 269.

P. Licinius Gallienus, fils du précédent, — né en 253, — César en 255, et bientôt Auguste, — règne seul depuis 260, — assassiné le 20 mars 268, devant Milan.

C. Valerianus, frère du précédent, associé par lui à l'empire en 264.

de barbares, continuent et redoublent; mais, pour comble de malheur, l'empire voit à sa tête Gallien, un fils de Valérien, un autre de ces ignobles porphyrogénètes, tout occupé, non de délivrer et de venger son père et l'empire, mais de proscrire, de triompher, d'extravaguer dans les rues de Rome, à la façon des Néron et des Elagabal. A ce coup, l'empire se brise; chaque armée, chaque province, à la fois menacée et indignée, se fait à elle-même un César; trente tyrans, comme on les a appelés, enlèvent chacun un lambeau de la puissance romaine. On peut croire Rome, l'empire, le genre humain à l'agonie.

Mais non; ce qu'on pourrait croire l'excès du mal en est plutôt le remède. C'était un réveil des âmes, pour une insurrection, de toutes la plus légitime. Avec un empereur dans les fers et un Néron au mont Palatin, provinces et armées ont compris qu'il ne faut rien attendre du pouvoir impérial, qu'il faut se sauver chacun à part et chacun par sa propre épée. Ces Césars d'un jour et d'une province qu'on a appelés *les trente tyrans* (quoiqu'ils ne fussent ni trente ni tyrans), ces hommes, la plupart contraints à prendre la pourpre, sont pour la plupart les courageux et intelligents soldats d'un empire que son empereur a déserté. On ne les nomme ni contre l'empire ni contre l'empereur, on les nomme contre l'anarchie et contre les barbares; on les nomme en face d'un imminent péril, pour défendre une frontière horriblement menacée et lâchement abandonnée, pour rendre à une province dépérissant sous le joug de la soldatesque prétorienne, un peu de liberté, un peu de dignité, un peu de vie; on leur jette bon gré mal gré sur les épaules un haillon de pourpre arraché à la déesse la plus voisine, et ils accomplis-

sent bravement leur tâche, à peu près sûrs d'y périr⁴.

Les femmes, cette fois aussi, ont leur part à cette gloire. La Gaule d'un côté, la Syrie de l'autre et presque tout l'Orient, restent des années sous la suprématie de deux femmes. L'une est Victorina, dont le fils et le petit-fils sont successivement proclamés empereurs et tués, et qui dans son héroïque obstination, ne se lasse pas de susciter contre Gallien de nouveaux Césars ; l'autre est la célèbre Zénobie, une femme pareille à Mammée, comme elle attirée par cet instinct de la vérité qui parlait alors à toutes les belles âmes ; convertie au judaïsme, au christianisme peut-être ; chaste comme pouvait l'être la plus chaste des mères chrétiennes ; Grecque par l'intelligence et disciple des philosophes ; Romaine par le cœur et marchant contre les barbares avec le même courage qu'elle eut en marchant contre Aurélien. Cette heure de déchirement et de combat fut donc au moins l'heure de quelques nobles courages. Si par bonheur le principe de l'unité de l'empire, tel que Sévère l'avait compris, eût pu être brisé ; si l'armée personnelle des Césars de Rome eût été vaincue par les Césars nationaux ; si Zénobie, comme elle le souhaitait,

⁴ Lisez la harangue du forgeron Marius, devenu empereur, à ses soldats : « Je sais, camarades, qu'on peut me reprocher le métier que j'exerçais autrefois, et dont vous avez été tous témoins. Qu'on en dise ce qu'on voudra ; mon souhait est de toujours manier le fer et de ne pas m'énervier avec le vin, les fleurs, les femmes, les tavernes, comme ce Gallien, indigne de son père et de ses aïeux ! Qu'on me reproche d'avoir été forgeron, peu m'importe, pourvu que les ennemis de Rome reconnaissent en moi un homme habitué à tenir le fer dans ses mains ! pourvu que l'Alemannie, la Germanie, toutes les nations barbares, reconnaissent chez les Romains un peuple de fer !... Sachez que vous avez fait un prince qui ne s'entend à rien autre chose qu'à manier le fer. Je vous dis tout cela, parce que le seul reproche que peut m'adresser ce misérable perdu de débauches est d'avoir fabriqué des armes et des épées. » (Dans Trebellius Pollion.)

eût pu de l'Orient à l'Occident donner la main à Victorina ; il fût sorti de là une espèce de fédération militaire sous l'antique prépondérance de Rome et du Sénat ; la vie de l'empire se fût multipliée sans que son unité se brisât complètement ; la civilisation Romaine, émancipée et christianisée, eût pu résister à la crise du V^e siècle ; et les nations modernes, à titre de provinces armées, seraient sorties, par un naturel et pacifique enfantement, du sein de l'empire de Rome⁴.

⁴ Les noms de quelques-uns de ces tyrans méritent d'être mentionnés au moins autant que ceux des Césars les plus réguliers. — *D. Laelius Ingenuus* se soulève le premier en Pannonie, en apprenant la captivité de Valérien (260). Il est attaqué par les généraux de Gallien et contraint à se donner la mort. — *Regillianus* prend la pourpre après lui (261), s'établit sur le Danube, y défend l'empire contre les Sarmates, est assassiné en 265. — *Fulvius Macrianus* soulève l'Orient, s'y fait un véritable empire, passe en Illyrie pour détrôner Gallien ; il est vaincu et périt. — L'Orient passe alors entre les mains du Palmyrénien *Odenat* (262) que Gallien lui-même est forcé de reconnaître comme Auguste et empereur d'Orient (264). *Odenat* défend l'empire contre les Perses. Il est assassiné par un de ses parents (267). — Sa femme, *Septimia Zenobia* lui succède au nom de ses trois fils trop jeunes. Elle résiste successivement à Gallien, à Claude le Gothique, à Aurélien, jusqu'en 272, où celui-ci la fait prisonnière, et la mène achever honorablement sa vie à Tivoli. — Mais l'Occident s'est soulevé de nouveau. *Aureolus*, qui a combattu contre *Macrin* au nom de l'empereur Gallien, se fait proclamer empereur en Illyrie. Gallien périt en l'assiégeant dans Milan. Ce n'est qu'en 268 que Claude le Gothique le défait et le fait périr. — L'Égypte s'était aussi révoltée et avait forcé son gouverneur *Emilianus* à prendre la pourpre (262) ; — l'armée de Scythie avait à son tour proclamé, malgré ses prières et ses larmes, *Saturninus* empereur (265-267). Tous deux périrent bientôt. — *Pison* en Thessalie (261), et en Achaïe *Valère*, assassin de *Pison*, eurent le même sort. — La révolte de la Gaule est plus sérieuse. *Posthume* s'y fait proclamer, est reconnu par la Bretagne et l'Espagne, remporte plusieurs victoires sur les barbares ; il est tué par ses soldats dont il veut arrêter le pillage (261-267). — Puis après lui *Victorinus*, qu'il s'est associé, un second *Victorinus*, fils du premier, et enfin *Victorina*, leur mère et leur grand-mère, elle-même proclamée Auguste et Mère des armées ; — elle s'associe successivement le forgeron *Marius* (268) et le sénateur *Tétricus*. Celui-ci négocie avec Aurélien et lui livre sa propre armée (273). Lui et son fils, César sous lui, furent traités

Il n'en fut pas ainsi. L'unité Césarienne fut victorieuse, et l'empire resta concentré dans les mains d'un rude caporal, paysan des bords du Danube, Aurélien (275)¹. L'empire divisé avait laissé l'Église en paix, l'empire concentré allait recommencer à persécuter l'Église. Aurélien, dont la mère avait été prêtresse du soleil, était païen de cœur ; il relevait les cultes orientaux, il ramenait à Rome le dieu exilé Elagabal. Il s'irritait contre le sénat qui, probablement chrétien en partie, tardait à consulter les livres Sybillins : « On dirait, lui écrivait-il avec « colère, que vous êtes une assemblée de chrétiens² » Il en venait enfin, après quelques mois de tolérance, à promulguer un édit de persécution. Mais par contre les barbares approchaient chaque jour davantage. Ils forçèrent les Alpes ; ils remportèrent deux victoires, l'une à Milan, l'autre à Plaisance ; pour la première fois depuis Servius-Tullius, il fallut donner à Rome une enceinte fortifiée ; et Aurélien, peu après avoir signé l'édit de per-

avec honneur. Alors seulement l'unité de l'empire, brisée depuis treize ans, fut rétablie.

¹ Empereurs à Rome au temps des trente tyrans :

Après Gallien, M. Aurelius Claudius, Illyrien, — né en 214 ou 215, — proclamé par l'armée, puis, le 24 mars 268, par le sénat, — surnommé *Gothique* à cause de la victoire remportée par lui à Naïsse sur trois cent vingt mille Goths, — meurt de la peste à Sirmich, en mai 270.

M. Aurelius Claudius Quintillus, son frère, proclamé à Rome par l'armée et le sénat ; — bientôt vaincu par Aurélien, se tue après quelques jours de règne.

L. Valerius Domitius Aurelianus, — né en Dacie vers 212, surnommé dans l'armée *Fer en main* (*Manu ad ferrum*), — proclamé par les soldats à Sirmich, — assassiné par ses généraux en Thrace (janvier 275), — consul en 271, 274, 275.

² Perinde quasi in christianorum Ecclesia, non in templo deorum omnium tractaretur. Vopiscus in *Aurel.* — Il se fait appeler dans ses médailles, *Dominus deusque noster*.

sécution, tombait châtié de Dieu sous les coups d'un meurtrier (275).

Après sa mort, des signes se font voir encore du sentiment patriotique réveillé au sein de l'empire. L'armée pour la première fois éprouve des scrupules à faire un empereur, elle renvoie le choix au sénat, qui d'abord n'ose pas le faire ; enfin, après six mois d'hésitation, le sénat nomme Tacite. Il le nomme à titre de Romain, d'homme sage, de vieillard, mais en l'avertissant bien haut qu'on le nomme, lui et non sa famille, et qu'on ne veut pas du principe d'hérédité qui a donné à Rome Commode, Caracalla, Elagabal¹, Gallien, tant d'autres. Ce sentiment n'est pas éphémère : Tacite et Probus (276) qui lui succède² sont essentiellement les empereurs constitutionnels de la monarchie romaine. Ils rendent au sénat, ce qui depuis Tibère était le lot de l'empereur, l'élection des consuls, l'appel des jugements des préfets, la sanction des lois. Un peu de sévé républicaine remonte en ce moment dans les veines de Rome.

En tout, ce troisième siècle de l'empire romain est sans doute une époque de grands désastres ; mais ils ne sont pas du moins sans quelque consolation. Le spectacle de ce

¹ « Tres Commodos seu potius semper incommodos ! » Discours du consulaire Metius Falconius Nicomachus au sénat pour l'élection de Tacite. *Apud Vopiscum*.

² Les empereurs de cette période constitutionnelle sont :

M. Claudius Tacitus, — né vers 200, — élu par le sénat le 25 septembre 275, après un interrègne de plusieurs mois, — tué par les soldats à Tyane en Cappadoce (avril 276), — consul en 275 et 276.

M. Annius Florianus, frère du précédent, — proclamé en Cilicie. — Probus le bat et il se tue (juillet 276).

M. Aurelius Valerius Probus, — né d'une famille obscure, à Sirmich, le 19 août 252, — proclamé par l'armée d'Orient après la mort de Tacite, — confirmé par le sénat (15 août 276), — consul en 277, 278, 279, 281, 282, — tué par les soldats révoltés en août 282.

siècle est moins rebutant pour les âmes honnêtes que celui du premier siècle césarien. Mieux valent encore cette anarchie et ces malheurs que l'abaissement honteux de tout un sénat, de tout un peuple, de tout un empire devant Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il y a au troisième siècle des tyrans pires que ceux-là; mais il n'y a pas aux pieds de ces tyrans d'aussi serviles adorateurs. Dans l'épouvantable désordre soldatesque du troisième siècle, il y a du moins quelque virilité, quelques âmes fortes et honnêtes parmi ces Césars d'un jour, quelque patriotisme dans ces armées provinciales, qui, en partie composées de barbares, s'indignent parfois qu'on ne les mène point contre les barbares. Non-seulement les quatre-vingts années de Nerva à Marc Aurèle, en donnant à l'empire de plus nobles maîtres, avaient laissé dans les âmes un peu plus de noblesse; mais surtout les longs répits donnés à l'Église opéraient, de chrétiens à païens, des rapprochements favorables à l'élévation des âmes. L'empire était plus appauvri, plus malade qu'au temps des premiers Césars; il était moins avili.

Et enfin le christianisme était là. S'il fût venu alors un Constantin, si un empereur d'un sens droit, d'un esprit ferme, d'une âme honnête, eût accepté, comme drapeau de son empire, la vérité qui sauvait les âmes, peut-être eût-il sauvé l'empire.

Telle était donc la situation des choses, lorsque après le meurtre de Probus, ce meurtre qui fut par malheur une nouvelle inauguration de la souveraineté militaire, et après la dynastie éphémère de Carus qui, avec trois empereurs, dura trois ans¹, commença l'importante époque du César Dioclétien.

¹ M. Aurelius Carus, — né à Narbonne vers 250, — proclamé par l'ar-

§ III. — DIOCLÉTIEN

— 284-305 —

C. Valerius Dioclès, qui depuis son avènement à l'empire se fit appeler Diocletianus¹, était un Dalmate et, comme la plupart de ses devanciers, un paysan devenu soldat, fort peu lettré, peu entreprenant comme homme de guerre, pas très-ferme dans ses volontés comme souverain, mais politique intelligent et sensé. Il eut l'avantage d'arriver à la pourpre en donnant la mort, non pas à son prédécesseur, mais au meurtrier de son prédécesseur. Son avènement fut une protestation contre la souveraineté du meurtre.

De plus, il ne laissa pas que de chercher avec une certaine sagacité les moyens de mettre l'empire à l'abri des caprices tyranniques du poignard et de l'épée. Il comprit que l'unité trop absolue de l'empire en faisait l'instabilité et la faiblesse. Avec un seul empereur sur qui tout reposait, une seule capitale renfermant les destinées du monde entier, une seule armée dominant sur toutes les autres, un seul préfet du prétoire maître ou à peu près de cette armée,

mée de Pannonie après la mort de Probus, — tué d'un coup de foudre ou assassiné le 20 décembre 285, pendant sa guerre de Perse.

M. Aur. Carinus, son fils, — né en 249, — César en 282, — empereur en 284, — assassiné après avoir vaincu son compétiteur Dioclétien, en 285.

M. Aur. Numerianus, second fils de Carus, — César en 282, — empereur avec son frère en 284, — tué le 17 septembre, par le préfet du prétoire Aper.

¹ C. Valerius Aurelius Diocletianus, — né vers 245 à Dioclée, en Dalmatie, — empereur le 17 septembre 284, — consul en 285, 287, 296, 299, 305, 304, — abdique en 305, — meurt de désespoir en mai 315. — Voir, sur son règne, pour lequel les historiens sont bien rares, Lactance, *de Mortib. persecut.*, e les abrégés d'Aurel. Victor, *de Cæsariib.*, 59, *Epitome*, 59; d'Eutrope, IX, 16.